

Le réel, ce traître! L'échec de l'utopie dans *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq

Daniel Letendre

Université de Montréal et Université du Québec à Montréal

Force de la littérature depuis le classique de Thomas More en 1516, l'utopie a quelque peu été délaissée au XX^e siècle au profit des contre-utopies, dont les porte-étendards sont évidemment Aldous Huxley avec *Le Meilleur des mondes* en 1932 et Georges Orwell avec *1984* en 1948¹. Faisant état de sociétés engluées

¹ Il y a bien évidemment eu des anti-utopies avant celles d'Huxley et d'Orwell; les *Voyages de Gulliver* que Swift a fait paraître en 1726 en est un bon exemple. Or, alors que Swift se sert du modèle utopique pour ironiser sur les modes de gouvernance, Huxley et Orwell remettent en question l'utopie en elle-même, cette recherche du bonheur collectif à tout prix.

dans un régime totalitaire qui, au nom du bonheur de la collectivité, asservissent les individus qui travaillent à la réalisation de cette béatitude sociale, les anti-utopies modernes avertissent du danger qu'est l'instrumentalisation de l'homme au profit d'une cause posée comme supérieure. Évidemment, cette relecture de l'utopisme classique est datée, la plupart des anti-utopies ayant été écrites à l'époque des totalitarismes. Néanmoins, elle oblige à repenser la question qui est au fondement de l'utopie : et si l'insatisfaction devant la réalité n'était pas causée par une organisation sociale et politique déficiente, mais par les hommes eux-mêmes, malgré eux, du fait, précisément, qu'ils sont des hommes?

Le XXI^e siècle débutant semble reprendre ce questionnement à son compte. Les avancées scientifiques dans le domaine de la génétique offrent aux écrivains un nouveau terrain d'expérimentation, un nouveau laboratoire pour étudier la perfectibilité humaine. Ainsi, certains auteurs, comme Maurice G. Dantec, imaginent une transcendance de l'homme passant par un amalgame de l'humain et de la machine, alliage soutenant une visée métaphysique nouvelle. D'autres écrivains s'attachent de leur côté à la transformation même de l'espèce humaine, considérée comme inapte à survivre à sa nature profondément destructrice. Pour ces auteurs, l'avenir de l'homme ne peut être assuré que par un changement radical de sa constitution et de son essence. Cette dernière utopie constitue la trame narrative de *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq. L'écrivain damné des lettres françaises y raconte une mutation des hommes fondée sur le clonage, mutation rendant possible la vie éternelle du corps. Le champ d'expérimentation utopique de Houellebecq se détache ainsi de l'ailleurs géographique des utopistes classiques : le lieu investi

par l'auteur pour y installer son utopie n'est plus une contrée éloignée de tout, mais le corps de l'homme, un homme qui, grâce à sa réplication infinie, peut s'extraire de l'Histoire et devenir « éternel ». Cet homme nouveau n'est plus soumis à la loi de l'entropie qui dirige toute chose vivante vers l'arrêt de mort promulgué dès l'union des gamètes. Houellebecq fait du corps humain une île vaccinée contre l'écoulement du temps, contre l'Histoire, contre tout ce qui définit l'Homme.

Cette nouvelle utopie, fidèle en cela au modèle classique, pose un regard critique sur le présent et le réel et propose une autre voie vers le bonheur collectif. *La Possibilité d'une île* est en effet le roman d'une société, voire d'une civilisation vieillissante, agonisante, qui maquille les rides du réel pour faire de cette parade son utopie : parvenir à la vie éternelle par le clonage, une vie promise aux jouissances et aux plaisirs. La jeunesse, la puissance sexuelle et la beauté du corps, valeurs dans lesquelles se complaît la société contemporaine, serviront d'assises à l'utopie que la secte des Élohims (Raéliens à peine déguisés) mettra en chantier. L'utopie se réalisera, mais pas tout à fait comme l'avaient prévu les fondateurs de la secte. Véritable échec en regard de ses objectifs premiers, la réalisation de l'utopie atteste du même geste la trahison du réel qui lui fournit ses bases morales, esthétiques et politiques. La configuration illusoire dont s'est dotée la société contemporaine dépeinte par Houellebecq pour tolérer le réel rend impossible, précisément en raison de cet aveuglement sur son propre compte, toute victoire de l'idéal, toute réussite de l'utopie. Le réel, embelli ou non, finit toujours par trahir.

Tendances objectives d'un temps incertain de lui-même

Alors que les dirigeants spirituels des descendants de la secte des Élohims enjoignent aux néo-humains (clones des premiers adeptes) de rejoindre « l'évidente neutralité du réel » (Houellebecq, p. 451), force est d'admettre que, pour la société de Daniel 1, personnage et narrateur principal du roman, le réel n'a rien de neutre. Ou alors, s'il est neutre, c'est l'occasion rêvée de lui insuffler un sens, une utilité, de l'investir d'une utopie à réaliser. En analysant l'utopie *Nova Atlantis* publiée par Francis Bacon en 1627, Ernst Bloch souligne le fait suivant : « Bacon [...] sut prévoir un avenir étonnamment vrai dans sa *Nova Atlantis*; et cela en vertu de son *pressentiment parfaitement conscient de la tendance objective, de la possibilité objective et réelle de son époque* » (1976, p. 176, je souligne.) Ce n'est donc plus le réel qui, pour Bloch, est objectif, mais bien ce qu'une époque donnée en fait, les virtualités de ce réel qu'elle active. Toutes les raisons — pensons seulement au portrait d'« *observateur acéré de la réalité contemporaine* » (Houellebecq, p. 21) que Daniel 1 fait de lui-même — portent à croire qu'il serait justifié de s'interroger sur la « tendance objective », sur « la possibilité objective et réelle » de l'époque que Houellebecq décrit dans son roman, pour comprendre le réel à partir duquel s'élabore l'utopie élohimate. Car l'utopie est indissociable d'une réflexion sur le présent, sur le réel dans lequel une société croit vivre puisqu'elle en est directement issue : « le monde utopique [...] appelle la confrontation et la comparaison. L'altérité dont il se réclame oblige à l'appréhender à l'intérieur d'une relation duelle dont le monde réel constitue l'autre terme. » (Racault, 1991, p. 21) Point de friction entre le réel insatisfaisant et un

idéal qui le corrige, l'utopie est le témoignage d'une tendance sociale précise qui lui donne un sens et une direction; elle cache dans l'ombre de sa perfection un état décevant du présent et du réel qu'il s'agit d'infléchir pour prétendre au bonheur. Quel est alors ce réel dont Houellebecq fait état dans son roman et qui sert de terreau fertile à l'utopie élohimite en faisant rêver à une vie éternellement jouissive? Est-il le réel que l'on tente d'améliorer ou le décalque rose qu'on lui superpose?

Une première tendance objective qu'on pourrait relier au monde contemporain présenté dans le roman est donnée dans l'incipit de la narration de Daniel 1. Cette première apparition du personnage central et narrateur du roman propose la vision d'un monde occidental où dominant le spectacle et les loisirs. Voici les premières lignes de son récit de vie :

Comme ils restent présents à ma mémoire, les premiers instants de ma vocation de bouffon! J'avais alors dix-sept ans, et je passais un mois d'août plutôt morne dans un club *all inclusive* en Turquie [...]. C'était au petit déjeuner; comme chaque matin une queue s'était formée pour les œufs brouillés, dont les estivants semblaient particulièrement friands. À côté de moi, une vieille Anglaise [...], qui s'était déjà largement servie d'œufs, rafla sans hésiter les trois dernières saucisses garnissant le plat de métal. [...] À partir de cet incident, je composai un petit sketch relatant une révolte sanglante dans un club de vacances, déclenchée par des détails minimes contredisant la formule *all inclusive* [...]. (Houellebecq, p. 19)

Pour se présenter au lecteur, pour commencer son récit de vie — sorte d'autobiographie que les Élohims demandent à leurs membres d'écrire —, Daniel 1 choisit de parler des « premiers instants de sa vocation de bouffon ». Il ne fait aucune mention de son enfance, aucune évocation des événements survenus pendant les dix-sept années qui ont précédé son

séjour en Turquie : il semble que ce premier spectacle a donné naissance à Daniel 1, que ce dernier a vu le jour non pas dans une chambre d'hôpital, mais *sur la scène* d'un club *vacances*. Si les hauts dirigeants de la secte considèrent Daniel 1 comme « un être humain typique, représentatif de l'espèce » (Houellebecq, p. 76), il faut alors convenir que tout un chacun est enfant à la fois du spectacle et du loisir, que ce sont là les « parents », voire les géniteurs qui permettent à la société contemporaine d'*être*. Or, comme tous les enfants présents dans les romans houellebecquiens², Daniel 1 en viendra à haïr ses parents, à détester la vue du plaisir et la scène³. Cette trahison des « parents » est annonciatrice, dès les premières pages du roman, de l'échec de l'utopie élohimité : à l'image des clubs *all inclusive*, elle promet une vie de jouissance sans souffrance, mais elle ne peut tenir parole.

Les clubs vacances sont, pour Houellebecq, la représentation parfaite du vide contemporain créé par l'exigence du loisir, le spectacle et le plaisir semblant s'être incarnés sur les plages des différents Club Med de ce monde. Ces derniers sont le succédané de tout ce que le monde occidental représente aux yeux de l'auteur : la consommation calculée du plaisir, donc la structuration, la mise en scène des loisirs. Comme le remarque Maud Granger Remy, les Club Med

² À ce sujet, il n'y a qu'à penser au Michel de *Plateforme* (Paris, Flammarion, 2001) traitant son père décédé de « vieillard », de « con » et de « vieux salaud » (p. 11), ou à Bruno des *Particules élémentaires* (Paris, J'ai lu, 1998), qui qualifie son père de « singe [...] équip[é] d'un téléphone portable » (p. 27).

³ Voir la description des derniers spectacles de Daniel 1 dans laquelle il qualifie ces moments scéniques de « calvaire permanent » (p. 62) et les rieurs de « gueules animées de soubresauts, agitées par la haine » (*ibid.*) exprimant « le stade infernal et suprême de la *cruauté* » (p. 61).

sont pour Houellebecq une intégration du loisir à l'économie, à un « système clos, dans lequel toute "évasion" est planifiée, toute "découverte" organisée. Non seulement la curiosité a disparu, mais du même coup sa puissance motrice. » (2007, p. 280) Le tourisme et les clubs vacances, en même temps qu'ils donnent naissance à la société contemporaine, deviennent synonymes d'une sclérose, d'une cristallisation de la société pour laquelle l'ailleurs, l'exotique n'est plus une source de confrontation avec l'Autre, mais un simple regroupement du Même. Daniel 1, en se promenant sur les plages de Lanzarote, prend conscience d'être « dans le *monde normal*. [...] un monde de *kids* définitifs » (p. 263), constatation sonnante comme un soupir de désespoir. Tous ceux qu'il rencontre sur ces plages, des adolescents aux vieillards, s'inscrivent dans le processus régressif qui dirige toute la société occidentale : l'obsession pour la jeunesse, qui participe au refoulement de la mort, de la réalité de la vie.

Il n'est pas innocent que la secte élohimites s'installe dans un de ces lieux de tourisme, car les valeurs qu'elle promeut et l'utopie qu'elle propose sont directement issues de ce mode de vie. Elle a ainsi à sa disposition une image de son utopie réalisée, un monde de spectacles et de loisirs incessants, dans lequel la jouissance *hic et nunc* est reine. Le réel que veulent fonder les dirigeants de la secte est déjà en incubation et en s'établissant près d'un club vacances, la secte donne à ses adeptes l'accès à ce que pourrait être leur existence pour l'éternité, à un avant-goût d'une vie de jouissances infinies. L'utopie est donc donnée en spectacle aux futurs adhérents; elle est offerte dans une mise en scène montrant la vie à venir. Or, force est de constater que très peu de membres vont assister à cette représentation de l'utopie et ceux qui sortent de l'enceinte

clôturée délimitant le terrain de la secte, comme en témoigne Daniel 1 cité plus haut, sont dégoûtés par ce qu'ils y trouvent.

De cette primauté du loisir, du plaisir et de la mise en scène de soi et du monde découle une deuxième « tendance objective » du monde contemporain. Cette seconde inclination du monde d'aujourd'hui est ce que Gilles Lipovetsky nomme, dans *L'Ère du vide*, la « [c]onsummation de sa propre existence au travers de media démultipliés, des loisirs, des techniques relationnelles » (1983, p. 12). Le sociologue affirme que, d'une consommation de masse dirigée vers l'opulence, la société postmoderne serait passée à une consommation personnaliste, à une consommation *dans* et *de* la vie privée, uniquement guidée par la recherche du bonheur personnel, de l'accomplissement de soi. Cette consommation tournée vers la « légitimation de l'individualité » (Lipovetsky, 1983, p. 13) complète la destruction des bases d'une société autrefois fondée sur les devoirs de chaque homme envers son prochain, devoirs qui ont lentement été transformés en droits de la personne. Plutôt que de se dévouer au bon fonctionnement de la collectivité en régissant les actions des hommes qui la composent, la société contemporaine s'est aiguillée sur l'homme lui-même, sur le droit qu'a chacun de jouir de sa vie comme il l'entend. Dès lors, plus rien n'est répréhensible, pour autant que cela participe d'une quête personnelle du bonheur. Une seule chose, et c'est là le nœud du roman, doit demeurer au ban de la réalité : la vieillesse. Comme l'affirme Daniel 1, « [d]ans le monde moderne, on pouvait être échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais il était interdit d'être *vieux* » (Houellebecq, p. 213). La vieillesse, pour des individus qui sont à la recherche constante du bonheur pour soi et par soi, représente exactement ce qui doit être fui. Car pour croire en

ses droits, l'individu contemporain doit « s'autoséduire » ; il doit se prouver à lui-même qu'il en est digne. La vieillesse, que Houellebecq expose comme la plus grande hantise de l'homme contemporain, empêche précisément l'individu d'aujourd'hui de séduire et *de se séduire*.

La raison de ce rejet de la vieillesse est simple : elle représente exactement le contraire d'une vie consacrée au plaisir, à la jouissance, à l'injonction sociale d'« en profiter », de s'accomplir. Vincent 1 avoue que

[c]e n'est plus tellement facile d'avoir des relations après un certain âge, je trouve... [...]. Et puis il y a beaucoup de choses à faire, les formalités, les démarches... les courses, le linge. On a besoin de plus en plus de temps pour s'occuper de sa santé, aussi, simplement pour maintenir le corps à peu près en état de marche. À partir d'un certain âge, la vie devient administrative — surtout. (p. 153)

Cette description de la vieillesse est, métonymiquement, une description à peine camouflée de la vie sociale contemporaine, qui a, elle aussi, « pris un coup de vieux ». Lakis Proguidis remarquait, dans un essai consacré à Houellebecq, que « [l]a société tend à devenir un gigantesque individu et, vice versa, l'individu aspire à vivre intérieurement et extérieurement sa société » (2001, p. 67). Comme le corps humain, le corps social vieillit et doit trouver de nouvelles manières de séduire et de se séduire. Se sachant vieillissant, un individu qui peine à être attirant « naturellement » se comportera comme sa société immobilisée par le poids des formalités administratives : il cherchera à *paraître* jeune et en santé. Alors que le corps social se garde en forme en proposant de nouvelles mesures économiques, en revitalisant des quartiers pauvres, en accueillant des festivals et des événements sportifs de haut

niveau, l'individu contemporain voudra *donner l'impression* de consommer son existence en suivant la mode, en pratiquant les sports extrêmes, en ayant recours à la chirurgie plastique ou à une compagne de vie plus jeune. À l'image de la société des loisirs et du spectacle, l'homme d'aujourd'hui a décidé de ne tenir compte que du présent, de s'accomplir ici et maintenant en évacuant l'idée de sa soumission à ce temps qui le mène tranquillement vers la mort.

Les deux tendances du monde contemporain dont Houellebecq se sert comme décor pour son roman sont les assises de l'utopie élohimité. Or, comme le remarque Michel Biron, « [l]a société a perdu son pouvoir d'intimidation : l'individu ne cherche pas à s'adapter à elle au nom de règles extérieures, mais tente au contraire d'adapter l'univers social — son univers social — à ses besoins personnels. » (2005, p. 28) Là est le point de divergence entre l'utopie classique et l'utopie contemporaine. Alors que More propose à la société anglaise du XVI^e siècle des comportements s'accordant à un idéal de bonheur social, la secte de Houellebecq veut transformer la société pour qu'elle s'harmonise à un idéal de bonheur individuel. En effet, le prophète promet à ses adeptes une vie comblée par « [l]a science, l'art, la création, la beauté, l'amour... Le jeu, la tendresse, les rires... » (p. 252). Déjà repérables dans la société contemporaine, tous ces éléments doivent maintenant en devenir le fondement. Le club vacances, où la secte a puisé ses valeurs et son idéal, ne doit plus être uniquement une pause du réel quotidien, du travail et de la lutte : il doit *devenir* le réel. Les deux tendances du réel décrites plus haut se retrouvent à la fois dans la description de la vie éternelle que fait le prophète et dans la « société » idéale du club vacances : le spectacle, le loisir, la beauté de la jeunesse et

donc la possibilité de jouir de soi-même éternellement. Il faut convenir qu'une telle utopie, si elle se réalisait, serait bien attirante. Pourtant, Houellebecq montre qu'il en va tout autrement lorsque l'utopie devient concrète. L'utopie élohimate réalisée à laquelle nous avons accès par les commentaires des clones Daniel 24 et 25 vivant dans 2000 ans d'ici est aux antipodes de celle qu'avaient rêvée les contemporains de Daniel 1. Que s'est-il passé? Pourquoi, une fois atteinte, l'utopie devient-elle anti-utopique? Pourquoi le réel sur lequel les élohimites se sont basés a-t-il trahi?

La trahison du réel (ou de son illusion)

Les deux « tendances objectives » identifiées — l'omniprésence du loisir et du spectacle et la nécessité de consommer son existence — qui se trouvent à la base de l'utopie élohimate sont également celles qui causent son échec en faisant la promotion d'un déni du réel qui s'avère néfaste. En effet, autant la société du spectacle et des loisirs que l'idéologie qui impose la « consommation de sa propre existence » obligent l'individu contemporain à se créer une illusion pour pallier un réel insatisfaisant. Dans *Le Réel et son double*, Clément Rosset souligne que le réel « n'est admis que sous certaines conditions et seulement jusqu'à un certain point : s'il abuse et se montre déplaisant, la tolérance [à son égard] est suspendue » (1984, p. 8) et l'homme s'invente un réel de substitution ou ignore volontairement les circonstances désagréables. À l'image de celui qui affirme qu'il fait beau alors qu'il pleut à verse, l'homme contemporain que décrit Houellebecq par l'entremise de Daniel 1 est celui qui se crée une illusion du monde, une fiction et une utopie de soi construite par soi afin de se séduire, de

justifier sa propre existence et de se faire croire que la vie vaut la peine d'être vécue. Daniel 1 écrit :

Le mensonge m'apparaissait à présent dans toute son étendue : il s'appliquait à tous les aspects de l'existence humaine, et son usage était universel; les philosophes sans exception l'avaient entériné, ainsi que la quasi-totalité des littérateurs ; il était probablement nécessaire à la survie de l'espèce [...]. (p. 418)

S'il est nécessaire à l'homme de se créer un monde complètement illusoire et basé sur le faux pour qu'il soit tolérable, c'est dire que le réel dans lequel il vit est dystopique et invivable. Vincent 1, artiste et prophète de la secte, abonde en ce sens : « Je suis Dieu dans mon sous-sol. J'ai choisi de créer un petit monde, facile, où l'on ne rencontre que le bonheur. [...] Je ne peux pas assumer la brutalité du monde. » (p. 158) L'utopie, l'idéal et, dans le cas de Vincent, l'art servent à se délester du réel cruel. Une utopie issue de ce monde de l'illusion universelle, du mensonge, ne peut être elle-même soumise à un autre axiome.

L'utopie et la croyance élohimites sont fondées sur deux mensonges. Premièrement, le personnage que Daniel 1 a surnommé « Humoriste » avoue que l'existence des Élohims, créateurs des humains, « était juste une blague [...] une bonne blague de camés. On avait pris des champignons, on est partis faire une balade sur les volcans, et on s'est mis à délirer tout le truc. Jamais j'aurais pensé que ça serait allé si loin... » (p. 302). Les Élohim, avant même d'être une fiction, sont une hallucination, une vue de l'esprit érigée en divinité. Non seulement ceux dont les adeptes attendent impatiemment la venue ne sont que les personnages d'un délire psychotrope, mais le mensonge est perpétué par ses créateurs et élevé au rang de religion. Le réel, la vérité est donc volontairement

laissée de côté au profit d'une utopie doublement nourrie du mensonge (celui du prophète et celui de l'illusion de réel sur lequel se fonde son utopie). Deuxièmement, la secte acquiert une grande popularité à la suite du meurtre du prophète que les hauts dirigeants de la secte ont déguisé en un suicide-sacrifice visant à prouver que l'idéal promu (la résurrection par le clonage) est réalisable. Invitant tous les médias à assister à la scène de la renaissance du prophète, les élohimites ont ainsi usé de l'illusion et du spectacle médiatique pour accroître la ferveur de leurs membres et propager leur idéal. Au même titre que le spectacle et les loisirs avaient donné naissance à Daniel 1, les médias et le mensonge ont mis au monde l'utopie élohimite, ils lui ont donné la chance d'être considérée comme une religion reconnue.

Cette mise en fiction de la religion, ce spectacle de l'idéal réalisé, est l'image même du monde du roman, celui de ce début de XXI^e siècle, qui *fait croire*. Tout est mis en place dans *La Possibilité d'une île* pour nous présenter ce monde, le nôtre, avec « un visage outrageusement fardé » (Méchoulan, 2004, p. 29), comme une apparence de réalité : Daniel 1 a pour métier de *provoquer* le rire — ce qui est loin d'être naturel — en *reconfigurant* le réel de façon qu'il soit drôle; Isabelle, sa deuxième femme, travaille pour un magazine nommé *Lolita*, qui « essay[e] de créer une humanité *factice* » (p. 37, je souligne); quant à la secte, elle récupère certains codes religieux (les chants, l'épisode de la résurrection) pour se donner l'apparence d'une religion avec des rites et un dogme, alors qu'elle est en fait une entreprise avec slogans publicitaires, siège social et conseil d'administration. Le déni et le déguisement du réel sont parties intégrantes du monde du roman. Or, une fois qu'on a

oublié que l'illusion n'est qu'illusion, cette idéalisation devient le seul réel, tout comme une utopie qui enfin se réalise.

L'utopie aux pieds d'argile

Autant le monde contemporain dépeint par Houellebecq que les membres de la secte élohimite sont pris dans ce que Rosset nomme « le geste d'esquive malencontreux » (1984, p. 25) du réel qu'est la tentative d'échapper à son destin, en l'occurrence la vieillesse, les souffrances et la mort qui en découlent. Rosset affirme que « ce qui est est et ne peut pas ne pas être » (1984, p. 50) et, dès le début du roman, Houellebecq reste fidèle à cet aphorisme dans sa description du monde contemporain. Si on reprend rapidement les caractéristiques principales de l'illusion dans laquelle la société occidentale d'aujourd'hui et la secte se sont enfermées, on remarque que l'échec de l'utopie et du bonheur factice créé par ce réel de substitution est constitutif de l'illusion dans laquelle se mire la société contemporaine. Premièrement, les « parents sociaux » de Daniel 1, le spectacle et le loisir, n'ont pas engendré un chanteur ou un acteur célèbre qui représente et propage les valeurs qu'ils lui ont léguées : au contraire, ils ont mis au monde un humoriste, un ironiste, un « bouffon », celui qui a pour seule fonction de faire rire le roi et qui, dans ce but, a le droit de lui mettre sous le nez ses abus et ceux d'un système social déficient. Daniel 1 suit donc ce modèle d'« humour » : il fait une critique acerbe de sa société et de son fonctionnement, critique qu'il fera au su et au vu de tous en utilisant abondamment les médias de masse et en moulant son apparence et ses commentaires aux goûts du jour. Comme l'a affirmé Jean-Jacques Nuel lors de la parution du roman, « tout en en faisant

commerce, [Daniel 1] dit l'abject et le révèle, il tend à la société le miroir déformé du rictus, ou le mal à peine exagéré » (2005, § 5). Le premier spectacle de Daniel 1 prend d'ailleurs comme cible les *all inclusive* où tous les désirs du touriste devraient, par définition, être satisfaits, ce qui n'est évidemment pas le cas. Tout ce qui peut naître de la société du spectacle et du loisir produit une insatisfaction, une déception face à la promesse de bonheur non tenue. L'échec de l'utopie élohimité ne diverge pas de ce constat : il est impossible d'éradiquer la souffrance, de combler tous les besoins de chacun pour éviter le manque et vivre dans la jouissance et le plaisir infinis.

Deuxièmement, l'homme contemporain qui souscrit à la « consommation de sa propre existence », désirant profiter de la vie, s'ingénie en fait à accélérer sa propre fin. Car consommer signifie à la fois « [m]ener (une chose) au terme de son accomplissement » et « [a]mener (une chose) à destruction en utilisant sa substance, en faire un usage qui la rend ensuite inutilisable » (*Le Petit Robert*, p. 523). Consommer sa propre existence, c'est donc l'achever, au sens propre comme au sens figuré ; c'est travailler à faire de tous les instants d'une vie de petites réussites pour que la somme de ces succès donne une œuvre accomplie. Or, cette œuvre ne peut être qualifiée d'accomplie ; elle ne peut être pleinement *consommée* qu'une fois *achevée*, une fois son terme atteint. Lorsqu'on les pense en relation avec l'existence, tous ces verbes — accomplir, achever, consommer — ne peuvent se conjuguer qu'au passé composé.

Si l'on prend l'affirmation de Lipovetsky au pied de la lettre (« consommer sa propre existence »), la société contemporaine est celle qui pousse l'individu à mener son existence à terme en faisant l'usage de toute sa substance. La

consommation de la vie est un travail incessant vers la création du vide, puisqu'une vie accomplie, selon la conception de la réussite véhiculée par la société du spectacle et des loisirs, est une vie qui, comme la définit le prophète, est consacrée à « s'éclater comme des malades » (p.227) par « le jeu, la tendresse, les rires... » (p.252); tous ses désirs « éclatés », l'individu heureux ne désire plus rien.

Voilà que l'utopie élohimites se retourne contre elle-même. Car ce qu'auront compris les successeurs des premiers dirigeants de la secte, c'est que la jouissance ultime n'est pas tant de vivre dans le plaisir ininterrompu, mais plutôt d'être absous de tout désir et, plus particulièrement, du désir sexuel. Car le désir est une roue où alternent éternellement souffrance et satisfaction. Par conséquent, jouir d'une vie éternelle d'où serait absente toute affliction n'est possible qu'en abolissant le contact physique entre les hommes, voire en transformant l'espèce humaine dans le but de supprimer le désir. L'idéal réalisé n'est tout simplement pas celui que prévoient les adeptes élohimites contemporains de Daniel 1 : la jouissance, le bonheur consistent en fait à atteindre l'indifférence la plus complète face au monde plutôt que de vivre des plaisirs de la chair. En tentant d'esquiver le réel, de contourner les souffrances de la vie par la jeunesse éternelle, les élohimites, d'une part, ont accéléré la fin de l'espèce humaine (après une mutation génétique créant une nouvelle espèce issue de l'homme, les clones sont appelés des néo-humains), donc la mort de l'homme tout en provoquant, d'autre part, par la réalisation de l'utopie, le retour du réel qu'ils tentaient de fuir. Car en plus d'avoir provoqué la mort de l'homme alors que l'objectif de départ était son immortalité, la réalisation de l'utopie pousse les néo-humains à une ascèse en plusieurs

points semblable à une idée — stéréotypée, il faut en convenir — de la vieillesse ennuyante que voulaient éradiquer les dirigeants de la secte.

Devant cet échec total de l'utopie élohimite, une question demeure : est-ce le réel qui a trahi ou serait-ce plutôt l'illusion de réel dans laquelle vivent les contemporains de Daniel 1 qui a sapé toute chance de réussite de l'utopie? Force est de constater que l'utopie réalisée ne trahit pas ses prémices : l'idéal est le même (une vie sans souffrance); c'est seulement le moyen de l'atteindre qui n'est pas celui qui avait été prévu. Ce qui pose cependant problème est l'insatisfaction des néo-humains qui vivent l'utopie réalisée. À la fin de sa vie, Daniel 24 avoue qu'il « quitter[a] sans vrai regret une existence qui ne [lui] apport[e] aucune joie effective » (p. 168), pas même celle de ne pas en ressentir, alors que Daniel 25 laisse son bunker derrière lui pour retrouver la Lanzarote perdue et une possible communauté néo-humaine. Si Daniel 25 décide de désertir son mode de vie néo-humain, qui est si près de l'idéal élohimite, ce n'est pas que cet idéal est moins parfait qu'il ne l'était : c'est qu'une fois l'utopie réalisée, une fois atteint, l'idéal devient le réel. Il n'est donc plus idéal, à l'image du réel que la société de Daniel 1 tentait d'esquiver.

Le réel est donné; il est là; en construire un de substitution, se perdre dans une illusion revient à considérer ce qui est comme insatisfaisant, dystopique, principe qui est à la base de toute utopie. Or, même si Houellebecq montre bien, par les suicides de Daniel 1 et de Daniel 25 lorsqu'ils acceptent leur sort, que chacun a besoin d'une illusion pour se soustraire au réel dystopique et pour vouloir continuer de vivre, le fait que toute utopie qui se réalise déçoit inévitablement atteste que ce

même réel rattrape toujours l'utopiste et que, pour Houellebecq, il est toujours négatif. En somme, celui qui tente de se détourner de la réalité en travaillant à l'atteinte d'un idéal devrait plutôt travailler à ne pas l'atteindre, à rêver à la *possibilité* d'une île tout en s'efforçant de n'y accoster jamais. Comme l'affirmait Cioran : « Nous n'agissons que sous la fascination de l'impossible : autant dire qu'une société incapable d'enfanter une utopie et de s'y vouer est menacée de sclérose et de ruine. » (1960, p.100) L'utopie, l'île n'est paradisiaque que de loin, et aussi blanc que soit son sable, aussi tempéré son climat, elle contient assurément une source de désagrément qui réenclenchera chez celui qui l'habite l'éternelle roue de la souffrance et du désir, qui est la condition de l'homme. Ce défaut de l'île n'est rien de moins que le réel qui toujours trahit, car il est le commandeur qui mène inévitablement l'homme à la mort. Et même si toutes les utopies par lesquelles on tente de l'esquiver se soldent par un échec, mieux vaut rêver et travailler à profiter d'une vie meilleure, même si cet idéal n'appartiendra jamais à l'homme, bête essentiellement mortelle, souffrante et toujours insatisfaite.

Bibliographie

BIRON, Michel. (2005), « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, vol. 41, n° 1, p. 27-41.

- BLOCH, Ernst. (1976 [1959]), *Le Principe espérance*, t. 1, Paris, Gallimard.
- CIORAN, E. M. (1960 [2001]), *Histoire et utopie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».
- GRANGER REMY, Maud. (2007), « Le tourisme est un posthumanisme. Autour de *Plateforme* », dans Murielle Lucie CLÉMENT et Sabine VAN WESEMAEL (dir.), *Michel Houellebecq sous la loupe*, Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux Titre », p. 277-286.
- HOUELLEBECQ, Michel. (2005), *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard.
- LIPOVETSKY, Gilles. (1983), *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais ».
- MÉCHOULAN, Éric. (2004), *Le Livre avalé : de la littérature entre mémoire et culture*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- NUEL, Jean-Jacques. (2005), « *La Possibilité d'une île* », blogue intitulé *L'annexe* : <http://nuel.hautetfort.com/archive/2005/09/05/la-possibilite-d-une-ile.html>.
- PROGUIDIS, Lakis. (2001), « Preuves irréfutables de la non-existence de la société », dans *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*, Montréal, Nota bene, p. 51-78.
- RACAULT, Jean-Michel. (1991), *L'Utopie narrative, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire foundation.

REY-DEBOVE, Josette et Alain REY (dir.). (2006), *Le Petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.

ROSSET, Clément. (1984 [1976]), *Le Réel et son double*, Paris, Gallimard.

Résumé

Cet article cherche à comprendre les raisons de l'échec de l'utopie soumise dans *La Possibilité d'une île*, de l'aporie à laquelle mène inévitablement la mise en récit du réel. Partant des observations de Gilles Lipovetsky (*L'Ère du vide*, 1983) sur la vacuité de la société contemporaine et de la théorie du couple illusion/réel développée par Clément Rosset dans *Le Réel et son double* (1976), il est montré que la configuration illusoire dont s'est dotée la société contemporaine dépeinte par Houellebecq pour enrichir le réel rend impossible, précisément en raison de cet aveuglement sur son propre compte, toute victoire de l'idéal, de toute utopie.

Abstract

This article will attempt to understand the reasons for the failure of the utopia submitted in *The Possibility of an Island*, the aporia to which inevitably leads narrating the "real". Based on observations by Gilles Lipovetsky (*L'Ère du vide*, 1983) on the emptiness of contemporary society, and on the theory of the illusion / reality couple developed by Clément Rosset in *Le Réel et son double* (1976), it is shown that the configuration of contemporary society portrayed by Houellebecq, which has created an illusion to enrich the "real", makes impossible, precisely because of this blindness on its own account, any victory of an ideal, of a utopia.